

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—Et maintenant, dit alors Mme Brochon, vous n'avez plus besoin de moi? ... Je me retire, approuva la marchande à la toilette, et je vais faire un tour à l'office? Si vous avez besoin, vous n'aurez qu'à faire un signe pour me voir accourir!

Et saluant les deux femmes, elle gagna la porte et disparut.

Il y eut un silence de quelques minutes durant lequel les deux femmes purent s'observer à leur aise. Pendant que Gilberte s'abandonnait à ses réflexions, Oliva, de son côté, poursuivait son examen.

Elle se souleva à demi.

—Mme Brochon vous a dit, n'est-ce pas, fit-elle, pourquoi j'ai désiré vous voir?

—Oui, madame! répondit Gilberte, je suis une pauvre orpheline; j'avais une sœur qui a disparu... et s'il était possible...

—Rien n'est impossible, mon enfant, écoutez-moi.

—Vous habitez chez Mme Brochon, et c'est le colonel Robert qui vous a confiée à ses soins?

—Vous connaissez le colonel? fit Gilberte surprise.

—Sans doute, repartit Oliva; tout le monde, à Paris, connaît le colonel et la première fois même que j'ai su qu'il cachait à Belleville une belle jeune fille de dix-sept ans, dame! cela m'a donné à penser.

—Pourquoi?

—Vous ne devinez pas? C'est simple, cependant; le colonel est riche, jeune encore, et en le voyant s'occuper d'une jeune fille de votre âge qu'il entourait de mystère et cachait à tous, la pensée est venue naturellement que vous étiez... sa maîtresse.

—Oh! madame!

Gilberte releva vivement son front qui avait rougi; et s'arrêta stupéfaite en voyant qu'Oliva souriait.

—Eh! on ne peut pas empêcher de pareils soupçons, dit celle-ci; surtout quand on y donne prise. Vous n'avez donc jamais songé à cela?

—Jamais!

—Alors, le colonel y avait pensé pour vous. Il vous aime.

—Lui!

—Cela vous étonne.

—Vous vous trompez, madame, répondit-elle, car si, par impossible, le colonel avait songé à faire de moi ce que vous dites, j'ai la preuve aujourd'hui qu'il y a renoncé.

—Vraiment... et cette preuve?

—Avant un mois, madame, je serai la femme d'un autre!...

—Avec le consentement du colonel?

—Oui, oui, avec son consentement! et vous comprenez, n'est-ce pas, quelle vénération je porte à cet homme, puisque, après avoir tout fait pour m'arracher à l'isolement, à la misère, à pis que cela peut-être, il m'a élevée et a assuré à jamais mon bonheur dans l'avenir.

Oliva ne répondit pas tout de suite; elle paraissait profondément émue, baissait les yeux et pâlisait.

Toutefois, ce fut court, et elle revint presque aussitôt à elle-même.

—A la bonne heure! dit-elle, et je suis heureuse de ce que vous m'apprenez. A votre âge, c'est le rêve par excellence; devenir la femme de celui qu'on aime... car vous l'aimez?

—Plus que ma vie. Il a vingt-quatre ans, j'en ai dix-sept à peine. Si vous saviez, madame... Tenez, je ne vous connais pas; c'est la première fois que je vous vois, mais il me semble que je vous aime.

—Quelle folie!

—Quand Mme Brochon est venue me dire que peut-être vous alliez m'aider à retrouver la sœur que j'ai perdue, je ne me suis pas sentie de joie. Tous les bonheurs m'arrivaient à la fois et je n'ai pas hésité à quitter Belleville, ce soir, quoique j'attendais mon fiancé.

—Il devait venir?

—Il sera bien désolé de ne pas me

trouver, mais quand je lui aurai expliqué pourquoi je suis sortie, quand je lui aurai fait connaître l'espoir que vous m'aurez donné... Voyez, j'ai hâte, ne tardez pas plus longtemps! Vous êtes bonne et vous devez comprendre mon impatience. Par grâce, dites ce que vous savez! Nous nous aimions tant! J'étais toute petite, elle me soignait comme une mère aurait soigné son enfant. Il y a longtemps de cela.

—Quel âge aviez-vous quand vous l'avez perdue?

—Deux ans, je crois; je ne sais plus. A cet âge, les souvenirs ne durent pas beaucoup; ce que je me rappelle seulement, c'est que j'ai bien pleuré quand elle nous a quittés!

Il y eut encore un silence. Gilberte avait pris sa tête dans ses deux mains, et, muette et grave, elle cherchait à se rappeler.

—Tenez! reprit-elle peu après, il y a une chose que je veux vous dire. Quand j'eus atteint l'âge de douze ou treize ans, comme je pensais toujours à ma pauvre sœur disparue, j'ai voulu revoir le petit appartement que nous habitons lorsqu'elle était encore avec nous; et, un matin, je suis partie toute seule de notre logement et me suis enfoncée dans Belleville.

—C'est donc à Belleville que vous demeuriez dès cette époque? demanda Oliva en dressant la tête à son tour.

—Sans doute! répondit Gilberte, ne vous l'avais-je pas dit?

—Non, continuez.

—Donc, un matin, je m'aventurai toute seule, demandant mon chemin à chaque coin de rue, aux sergents de ville que je rencontrais, et après une bonne heure, j'arrivai enfin devant la maison que je reconnus tout de suite.

—Quelle rue? interrogea Oliva.

—Je ne sais plus... un nom singulier que je n'ai pas retenu... mais la maison, quoique je n'y sois pas retournée depuis, je la vois toujours.

—Elle avait quelque chose de particulier?

—Non, une maison banale, au contraire. Mais c'est le petit appartement du rez-de-chaussée qui me frappa, parce que c'était là que nous avions habité. Il y avait là entre le mur de la rue et la maison, un petit jardinet avec des fleurs vulgaires mais odorantes, une belle vigne qui grimpaient le long de la fenêtre, et surtout une tonnelle entourée de vigne vierge et de fleurs de la passion à l'ombre desquelles j'ai bien souvent dormi, bercée entre les genoux de ma sœur.

Mais la parole resta suspendue à ses lèvres, et elle joignit les mains par un geste effaré et suppliant.

—Mon Dieu! que se passe-t-il? balbutia-t-elle en se rapprochant vivement de la jeune femme.

Il venait, en effet, de s'opérer chez Oliva une transformation si subite et si inattendue, que sa stupéfaction s'expliquait surabondamment.

Oliva était tout à coup devenue pâle, d'une pâleur de morte; elle avait porté ses deux mains à ses lèvres, comme pour étouffer un cri prêt à lui échapper.

Puis, courant au cordon de sonnette qui pendait le long de la cheminée, elle l'agita avec une sorte de fureur.

La femme de chambre accourut.

—Claire! dit Oliva d'un ton plein de désordre, allumez ces bougies... à l'instant... Hâtez-vous...

Dès que les bougies eurent été allumées, répandant une clarté prodigieuse dans la pièce, elle renvoya Claire d'un geste impérieux et marcha vers Gilberte qui ne comprenait rien et commençait à avoir peur.

Oliva lui prit les mains et l'attira en pleine lumière.

—C'est cela! oui.

—Et cet ouvrier... s'appelait?

—Simon!

—Et puis, vous ne vous appelez pas

Gilberte?

—En effet.

à Suivre

NOTE SUR DEUX CARTES

DESSINÉES PAR LES CHIKACHAS EN 1737

Par le Baron MARC de VILLIERS

Les Indiens de l'Amérique du Nord possédaient non seulement un merveilleux sens instinctif de l'orientation, mais encore savaient peindre sur des peaux de cerfs, ou des écorces de bouleaux, des tracés géographiques. Ces croquis rudimentaires, très schématiques, ressemblaient un peu aux graphiques employés de nos jours dans certaines cartes statistiques.

De tels documents ne pouvaient fournir que d'assez vagues renseignements aux voyageurs, toutefois ils indiquaient généralement assez bien soit le nombre de rivières à traverser, soit, surtout, la position respective des tribus et des sentiers de chasse ou de guerre. Les peaux, portant ces dernières indications, devaient sans doute être montrées par les messagers portant le calumet de guerre aux nations alliées pour leur désigner les ennemis à attaquer.

Quand les Européens commencèrent à pénétrer à l'intérieur du continent américain, ils utilisèrent souvent ces sortes de cartes, malgré leurs défauts, dont le principal était de ne point indiquer les distances relatives, même d'une façon très approximative.

Nous n'insisterons pas sur les déclarations de Lahontan, néanmoins, il n'a certainement pas inventé qu'il vit une carte indienne dessinée sur une peau de cerf, ce qui lui permit de la modifier et de l'interpréter à sa façon!

Un certain nombre de ces cartes sont connues et l'une d'elles, offerte par les Indiens de la Caroline du Sud à Francis Nicholson, gouverneur de cette province de 1719 à 1725, a été souvent reproduite.

Les Indiens de la vallée basse du Mississippi connaissaient également l'usage des cartes: "Je pris, écrit d'Iberville, un Taensa qui connaissait le pays, ayant été jusqu'au Arcansa (Arkansa) pour le questionner séparément des autres, et lui fit faire des cartes du pays." Dans son Journal du Voyage fait par deux frégates du Roy, la Badine, etc., d'Iberville dit encore: "Le Taensa fit la carte de toute la rivière des Nations qui sont dessus, et des rivières qui se rendent dedans" et, quelques pages plus loin, il note: "Nous marquions la rivière sur du papier avec du crayon, ce qu'ils concevaient assez bien, ensuite nous leur donnions le crayon pour marquer la fourche."

Les deux documents dont nous donnons la reproduction, actuellement conservés aux Archives Nationales, ne sont malheureusement que des copies corrigées et adaptées des peintures originales exécutées par les Chikachas.

Les légendes qui accompagnent ces dessins en donnent l'explication, mais il n'est peut-être pas superflu de rappeler rapidement les raisons pour lesquelles ces dessins furent envoyés à Paris.

La campagne entreprise en 1736 contre les Chikachas et les survivants des Natchez s'était terminée par un double désastre. Par suite d'une fâcheuse rivalité, et sans vouloir attendre l'arrivée de Bienville qui remontait avec les troupes de la basse-Louisiane la rivière de Tombekbé, Diror d'Artaguet, commandant des milices venues des Illinois, avait attaqué précipitamment les Chikachas. Malgré sa valeur, il fut pris par les Indiens, puis mis à mort avec dix-huit de ses plus braves compagnons, et les survivants de son expédition durent se retirer en désordre. Quand Bienville arriva à son tour, ne se doutant pas que des Anglais commandaient les Chikachas enfermés dans leur fort, une attaque également trop brusque et mal appuyée mit en quelques heures hors de combat neuf officiers et plus de cent hommes et força les Français à battre en retraite au plus vite.

Près de trois ans furent nécessaires pour faire venir des renforts de France et préparer, d'ailleurs en vain, une nouvelle expédition. Aussi Bienville eut le temps nécessaire pour chercher à découvrir une route vraiment praticable

LE COMMUNISME

"Le communisme n'est plus appliqué en Russie; tout tend à se remettre en place, mais dans quel désarroi et dans quelle rage de spéculation, écrit M. Arthur Toupin, dans "l'Intransigeant":

"On vend et achète de tout. Apprend-on que vous partez à l'étranger? C'est un défilé de courtiers qui viennent offrir les plus célèbres tableaux de la Galerie Tretiakoff, des bijoux de la famille impériale et autres trésors. Inutile d'ajouter que l'authenticité de ces Rembrandt ou de ces Watteau est plus que douteuse; le marché aux Pucés de Moscou en est encombré. De bons peintres, pour vivre, font ces copies et mettent leur talent d'ouvriers à les faire fidèles et belles.

"En proie à cette fièvre de vente, de là au vol il n'y a qu'un pas. Un chef de bureau me confiait:

"Nous sommes tous devenus des voleurs. Le petit employé vole du papier, des crayons, le plus important une machine à écrire. Chaque fois que j'entre dans mon bureau—de jour en jour plus dégarni—je redoute de ne trouver que les quatre murs vides. On vole même ce dont on n'a pas besoin. On le distribue selon les besoins de ses connaissances; ce qui reste, on l'échange contre autre chose, et la spéculation repart de plus belle. Tandis qu'on prêchait la doctrine du communisme le plus désintéressé, on est arrivé à la spéculation et au vol. Toute la ville est prise d'une fièvre de plaisir; l'argent, la recherche de l'argent recommencent à tenir le premier rôle. Tout luxe qu'on peut payer est licite, la nouvelle politique économique le permet."

"Ceux qui, communistes convaincus, réprouvent cela, ne peuvent cependant rien dire, enchaînés par la discipline rigoureuse du parti. Cependant, quelques-uns surveillent ces lieux où l'on "boit," danse et spécule. Tout ce qui est pour eux "la lie contre-révolutionnaire" est là, remontée à la surface. Ils notent les figures et ne cachent pas leur

UN PAYS DE COCAGNE POUR LES SOLDATS AMERICAINS

On a pris des mesures pour la réduction de l'armée américaine d'occupation sur le Rhin, et les soldats et officiers qui la composent n'ont pas appris la nouvelle avec plaisir. Tout homme est ordinairement heureux de retourner dans son pays, après en avoir été exilé pendant quelque temps, mais il semble que dans le cas particulier les soldats américains en garnison sur le Rhin font exception.

En effet, les soldats, habitués au bon vin et à la bière qu'ils ont presque pour rien en Allemagne, n'ignorent pas qu'ils seront privés de ces bonnes choses une fois revenus aux Etats-Unis. De plus leur dollar de prêt, qui vaut aujourd'hui 163 marks, leur permet de vivre en pachas tout en faisant des économies: un excellent repas ne leur coûte que 30 ou 40 marks et ils peuvent se procurer un grand verre de la meilleure bière au monde pour 2 sous et demi américains, soit 4 marks.

La dépréciation du mark, dont ils retirent tant de bénéfices, a attiré à Coblenche une affluente considérable de touristes américains et autres qui viennent y faire de grosses emplettes, et il est arrivé que des marchands se sont vus obligés de fermer leurs portes pendant quelque temps, incapables qu'ils étaient de donner satisfaction à leur clientèle.

conduisant au pays des Chikachas.

Dès 1737, il envoya l'ingénieur de Vergès procéder à une enquête chez les Arkansas. Ces Indiens désignèrent comme le meilleur point de départ l'embouchure de la rivière Saint-François, mais indiquèrent des distances à franchir beaucoup trop faibles. Bien que Vergès les ait augmentées d'au moins dix lieues, son estimation restait encore très inférieure à la réalité, et ce fut une des raisons qui, au dernier moment, empêchèrent le départ de l'armée réunie au fort de l'Ascension.